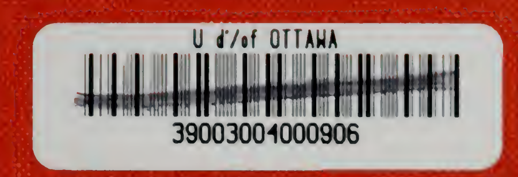

U d'/of OTTAWA
39003004000906

11-5-70

A Louis Bertrand

à l'ami,

Paul Souchon

LES

ÉLÉVATIONS POÉTIQUES

Cet ouvrage a été tiré à 450 exemplaires dont 20 japon français crème numérotés et signés par l'auteur.

Japon français crème. Prix. . . . . . 10 fr.
Papier ordinaire. . . . . 3 »

N° 

Du même auteur,

En préparation :

NOUVELLES ÉLÉVATIONS POÉTIQUES.

LES FRUITS DE L'ARBRE. (Roman).
LES AMANTS ROYAUX. —
LE TRIOMPHE DE LA VIE. —
ABEL ET CLÉLIA. —

EXAMEN DE JEUNESSE.

PHYLLIS. (Tragédie).

CRITIQUE DES POÈTES.

PAUL SOUCHON

Les Élévations Poétiques



PARIS
Edmond Girard, Imprimeur-Éditeur
8, RUE JACQUIER, 8.



LIVRE PREMIER



I

Sur le Printemps

O Printemps, animé par ton souffle sauvage,
Je t'ai suivi; j'ai pris, avec toi, le chemin
Des sources; arrêté sous le premier feuillage,
Je dois presser mon cœur bondissant de ma main.

L'onde s'écroule au bord des prés, et la colombe
Ébranle l'arbre en s'envolant; le vent est lourd;
Voici que le désir, comme un reflet qui tombe
Du ciel profond des fleurs et des sèves, accourt.

La splendeur des regards, la gloire des chairs nues,
Et les baisers dans l'ombre odorante et la nuit
Vont revivre! O soupirs des poitrines émues,
Éclairs des yeux où le bonheur suprême luit!

Lorsque le soir nouveau parle de sa voix tendre,
Et que le ciel entier jette un rayonnement,
La pente des coteaux est bien douce à descendre,
Si la main de l'amante est liée à l'amant.

O Printemps, je vais donc m'enivrer de tes roses,
Surprendre, dans les bois, le chant de tes oiseaux;
Les sources de mon cœur, déjà, ne sont plus closes :
La joie arrive avec ses jaillissantes eaux.

Que, maintenant, ton souffle enveloppe sa robe
Et trouble la langueur aimable de ses yeux;
Et l'épouse, qui doit s'illuminer à l'aube
De l'amour, foulera les gazons radieux.

Soulève-moi, parmi le bruit de ton escorte,
Comme une tige verdoyante qui fleurit,
Et que, dans les parfums de l'air, la terre forte,
De son lait le plus pur, maternelle, nourrit.

II

Pour la Maison Heureuse

Toi, dont la lèvre parfumée est une fleur,
O bien aimée, entrons dans le sentier des roses ;
Il guide à la Maison, où le dieu du bonheur
Nous attend, endormi sous les fenêtres closes.

Écarte le rideau des pampres, murmurant
D'abeilles, et franchis la pierre qu'illumine
Le doux matin d'été, dont le pas conquérant
Sonnait aux rampes d'or brûlant de la colline.

Voici les murs silencieux et le foyer,
Ame de la Maison, la table, et, couvert d'ombre,
Le grand lit tentateur où s'est venu ployer,
Dans le vent de la porte, un frémissement sombre.

C'est là que ta beauté brillera sur mes jours,
O mon épouse rougissante, et que ta grâce,
Favorisant le jeu suprême des amours,
Sur la terre des morts prolongera ma race.

C'est là que des amis, attentifs à mes chants,
Mêleront ta louange à celle de la terre,
Et là que, dans le calme illuminé des champs,
Ils songeront, touchés par l'aile du mystère.

Et, quand notre Maison sera veuve de bruits,
Si l'amour t'inquiète ou l'ombre t'effarouche,
L'automne te tendra la clarté de ses fruits
Pour apaiser le feu de l'été sur ta bouche.

Et le ciel de Provence abondant en rayons,
Lui, l'ornement le plus divin de la nature,
Autour de la Maison répandra tous ses dons,
Comme des roses s'échappant d'une ceinture.

III

Invitation au Songe

O Songe, beau jeune homme aux ailes enflammées,
Toi qui foules des terres d'ombre et de vapeurs,
Et des mers dont les eaux mourantes, ranimées
Par ton passage, allument de lourdes lueurs ;

Fils de la nuit, descends des grottes étoilées,
Avec de noirs pavots moissonnés de tes mains,
Et le cortège errant de ces formes voilées
Qui passent lentement dans les sommeils humains.

Fleur emportée au sein des brises vagabondes,
Ses beaux bras fatigués de s'unir à l'amour,
Elle a voulu l'apaisement des rouges ondes
Du désir, et repose en attendant le jour.

Descends, ô gardien des merveilles nocturnes,
Dans les pays de sa mémoire et de son cœur,
Répands, pour elle, l'or et le parfum des urnes
Que le clair de la lune emplit avec langueur.

Donne un peu de ta force à cette chair vaincue
Que ton feu, rayonnant sur ses cheveux défaits,
Attire à lui cette âme amoureuse, venue
Pour se livrer enfin aux charmes de la paix.

Enlace-la de ta lumière et de tes ailes,
Et, penché sur les bords de ce sommeil divin,
J'admirerai l'élan de ses vagues mortelles,
Qui s'enfuiront devant la marche du matin.

Et toi-même, jeune homme aux grandes ailes blanches,
Tu quitteras ce lit sous mes baisers vainqueurs,
Quand le jardin nous enverra, parmi les branches,
Un vent tout parfumé d'avoir frôlé les fleurs.

IV

Sur l'Été

Été, beau moissonneur, ta victoire s'apprête.
Dans ta jeunesse et près de la nôtre, descends.
Pour adoucir ton feu si pesant à sa tête,
Je mêlerai les fleurs aux épis jaunissants.

Tu rayonnes déjà parmi sa chevelure,
Et son regard emprunte à ton éclat son or;
Descends, Été, descends jusqu'à sa gorge pure,
Où le désir, ayant plié ses ailes, dort.

A la tienne, l'amour unit nos destinées.
Sous la chaleur des nuits, quand la lune des bois
Regarde l'eau des fontaines illuminées,
Nous te suivrons, toujours dociles à ta voix.

Avec toi, sur le bord des lacs et sur les plages,
Dans le sable brûlant, nous prendrons du repos,
Et, quand l'ombre du soir tombera des feuillages,
Nous livrerons nos corps aux caresses des flots.

Toi qui te réjouis des roses et des marbres,
O roi des nudités, tu mettras sur nos chairs,
Si le songe ou l'amour nous guident vers les arbres,
La gloire et la pudeur de tes longs rayons clairs.

Mais, les jeux dans les prés, les lèvres réunies,
Les rires, les bouquets offerts et les chansons,
Sur la pente de l'heure aux courbes infinies
Effaceront bientôt leurs plis et leurs frissons,

Dès que, nous conduisant dans la plaine brillante,
Été, beau moissonneur, tu nous inviteras,
D'un éclair de ta faux au loin resplendissante,
A recueillir toute la plaine sous tes pas.

V

Sur le Soir

L'amour autour de nous a mis sa solitude.
Viens, le chemin s'emplit d'une poussière d'or;
Sur ses lyres, à l'horizon, le Soir prélude,
Et le verger, dans un rayonnement, s'endort.

Avant de pénétrer sous le calme des branches,
Où l'heure bienheureuse et rose nous attend,
Saluons, du regard, la ville aux lignes blanches,
Et le soleil qui meurt dans son disque éclatant.

Tu t'avances, mêlée au Soir, sur la colline,
Bien-aimée innocente et soumise à l'amour;
Ah! pose-toi comme une fleur sur ma poitrine,
Et que, longtemps, tes yeux m'éclairent de leur jour.

Les plantes ont donné leurs couleurs et leur sève
A l'été qui réchauffe au loin et qui mûrit;
Devant nos pas, leur vie en arômes s'achève,
Le Soir est embaumé par le matin fleuri.

Sous l'arbre qui nous couvre et nous voile de feuilles,
Ève éternelle, dresse-toi dans ta beauté.
Le fruit que, d'une main si légère, tu cueilles,
A travers l'ombre t'appelait de sa clarté.

De l'urne de ton cœur jusqu'à tes lèvres molles,
Ta chère voix est comme un parfum répandu;
La douceur du moment s'accroît à tes paroles,
Le mystère du Soir naissant est étendu.

Le silence a ravi les bruits, et la lumière
Se retire d'un ciel où va régner la nuit;
Mais, rappelant sa force et sa splendeur première,
Comme une aurore immense et vermeille elle luit.

Le verger, maintenant, est touché par les ombres;
La voûte du feuillage est profonde sur nous;
Tout autour de ton front, tes cheveux se font sombres,
Et l'herbe noire enlace et frôle nos genoux.

Arrêtons-nous, puisque la vie aussi s'arrête,
Et que le jour à sa fuite paraît surseoir;
Dans l'immobilité de l'air penchant la tête,
Écoute, nos deux cœurs emplissent tout le Soir.

VI

Invitation a l'Amour

Tu ris de sa jeunesse, Amour, et de mes chants!
Viens, cependant; laisse tes myrtes et tes roses,
Pour l'azur éclatant qui flotte sur les champs
Où je marche, la main à ses ceintures closes.

Regarde! Autour de nous, les blés sont balancés,
Sous un voile de fleurs les chemins disparaissent,
Les épis, dans leur or, vers sa robe élancés,
Du souffle des moissons prochaines la caressent;

La pureté de l'air attire les oiseaux,
Et jusqu'à l'horizon la plaine est découverte;
Mais, enveloppons-nous, Amour, de tes réseaux,
Car sa bouche à ma bouche ardente s'est offerte.

Abeilles sur nos yeux et le ciel agrandi!
Des soupirs ont passé dans nos voix languissantes;
Est-ce l'accablement de cet après-midi
Qui nous gagne et nous courbe avec toutes les plantes?

Je vois venir à nous une ondulation;
O bien-aimée, allons, dans les blés, devant elle.
Voici des fleurs, l'une est pourpre de passion,
L'autre emprunte à tes yeux sa couleur immortelle,

Je veux en décorer tes cheveux et tes seins.
Entends, Amour, entends battre son cœur sonore!
Les abeilles, déjà, reviennent en essaims,
Le désir par nos yeux eux-mêmes nous implore!

L'odeur des blés foulés dans leur maturité
Est douce et fait bondir le sang, ô bien-aimée,
Si ta chair dévêtue est livrée à l'été,
Et tombe, comme un fruit, sur la terre pâmée.

Et toi, cruel enfant, Amour toujours vainqueur,
Maintenant que, d'une aile en feu, tu te reposes
Sur nos corps enlacés, fais, d'un rire moqueur,
De nouveau frissonner les myrtes et les roses.

VII

Sur la Joie

Ressuscitant l'éclat doré de la saison,
Voici la Joie et voici l'heure de l'aurore
Qui ravissent mon rêve au seuil de la maison,
Et me guident aux fleurs dont l'âme vient d'éclore.

Frissons du vent, rayons, chœurs de parfums flottants,
Brisez-vous comme une onde fraîche sur ma tête;
Les vigueurs du matin m'unissent au printemps,
Et je marche dans la lumière de ma fête.

Éveillez-vous, malgré que le sommeil soit bon,
Compagnons endormis sous le lierre et la rose,
Venez, le jour nouveau s'accroît à l'horizon,
Et la beauté du monde à ses pieds se repose.

Amenez, parmi vous, mon épouse aux grands yeux :
Sa présence adorable enflamme la nature,
L'amour a fait sa chair un fruit délicieux,
Et, de miel odorant et pur, sa chevelure.

Nous entrelacerons des danses et des chants,
Afin de célébrer les vertus de la terre,
L'azur et la splendeur nourrissante des champs,
Les arbres que la brise en s'envolant éclaire.

Nous louerons l'homme, et la noblesse de son corps,
La pourpre des baisers qui brille sur sa bouche,
Et son cœur frémissant devant l'ombre et les morts,
Et quand l'âge, d'une aile hésitante, le touche.

Venez, ô compagnons, car déjà, sous le jour,
Son onde ayant conquis mon sang, veine après veine,
La Joie et tout le bruit de ses sources accourt
Dans mon sein, et mon sein la contient avec peine.

VIII

Sur l'Automne

Automne, sur les monts ton règne recommence!
Si je presse des doigts le raisin velouté,
Une libation impatiente s'élance
Vers ta gloire prochaine et ta divinité.

Accourez, vendangeurs, les vignes sont vermeilles;
Sous le soleil la terre a donné tout son sang,
Que la faucille sonne à l'anse des corbeilles,
Avant de pénétrer dans le cep rougissant.

Ornez vos fronts du premier pampre, ô vendangeuses,
Et parcourez le mont en chantant avec moi,
Pour décider, du haut de ses cimes neigeuses,
L'Automne à ramener son cortège de roi.

Brillante sous les fleurs, les parfums et les flammes,
Sa venue est prédite, à la fois, à nos yeux,
Par la forêt qui se dépouille, et, dans nos âmes,
Par la victoire du désir délicieux.

Célébrons-le, par notre joie et par des danses,
A l'heure où le soir monte et rougit l'horizon.
Bacchus aimait les chants et les folles cadences,
Et qu'on entrât comme des dieux dans sa saison.

Laissons les gerbes d'or embaumer la vallée,
O compagnons, l'Automne entr'ouvre ses vergers,
Où la terre de feuilles pourpres est voilée,
Où les arbres de fruits et d'ombres sont chargés.

C'est là que notre troupe, à l'Automne enlacée,
Connaîtra le mystère auguste de l'amour,
Quand la feuille, par tous les souffles embrassée
Vivante, volera dans la douceur du jour.

IX

Sur le Bonheur

Beau pélerin d'amour, visiteur solitaire
Dont la tête divine éclate dans le soir,
Voici le seuil et le foyer, fruits de la terre.
Et puis voici la table où tu pourras t'asseoir.

Ouvrant ses ailes, d'où la lumière s'élance,
Ton songe autour de nous était déjà venu;
Et c'est pourquoi, malgré ton manteau de silence,
O Bonheur, dans nos cœurs nous t'avons reconnu.

Avec sa paix et sa clarté, ton arrivée
Nous fut prédite au cours de la belle saison,
Quand l'épouse, à mon bras ravie et soulevée,
Comme une jeune aurore entra dans la maison.

Maintenant, ô Bonheur, ta présence elle-même
Rayonne et se reflète aux pierres du foyer;
Si tu romps notre pain, nous verrons un diadème,
Dieu des repas, à ton front calme flamboyer.

Car tu présides sur la plaine et les collines
Et tu fais ton plaisir de la vigne et du blé,
Aimant l'homme, et baignant de gloire nos poitrines,
Quand le soir par le vin en ondes est comblé.

Compagnon de l'amour et de la solitude,
Repose-toi, toute une nuit, sous notre toit;
Pénètre son regard humide, mon étude,
Et laisse notre cœur tout imprégné de toi,

Pour que l'essaim chantant des heures dévoilées
Traverse, lentement, la pourpre du soleil,
Et que la douce nuit, qui monte des vallées,
Nous apporte les fleurs propices au sommeil.

X

Invitation au Sommeil

O Sommeil, souverain de l'homme et de la terre,
L'ombre a déjà chassé du ciel tous les oiseaux;
Il est temps que, du sable et des premières eaux,
Tu dresses la pudeur de ton corps solitaire.

Toi qui nais sur les flots, dans le reflet du bois,
La courbe de la nuit sur la rive marine
Est la ligne qui ploie et s'offre à ta poitrine,
Et la langueur du vent a passé dans ta voix.

Mais la profonde mer s'agite toute entière
Avec l'écueil et le mensonge de son port
Dans tes regards, et l'aile noire de la mort
A tes épaules s'ouvre et brise ta lumière.

Au travers des vallons obscurcis de vapeurs,
Tu fais fuir le troupeau des folles épouvantes,
En éteignant le feu des prunelles ardentes
Et les rayons de source attirants et trompeurs.

Quand la plaine te tend ses moissons et ses roses
Comme un souffle du sud tu caresses les blés,
Tu clos la rose, et, sur les chênes assemblés,
Dans un frissonnement de feuilles tu te poses.

Du seuil de la maison ouverte sur les cieux
Je t'appelle, ô Sommeil, dans ta douceur d'aurore,
Sur l'épouse et l'enfant à la lèvre sonore,
Qui souhaitent ta main magique sur leurs yeux.

Délasse-les des jeux sévères de la vie,
Puisque notre foyer sous la cendre s'endort,
Et puisque la clarté pâle des lampes d'or,
Par ta présence sainte, elle-même, est ravie.

XI

Sur la Mort

Fleur de ma chair, enfant à la lèvre vivante,
Toi dont les yeux sont bleus comme un ciel au matin,
Voici que, sur ta lèvre et tes yeux, l'épouvante
De la Mort est venue et que ton jour s'éteint.

Hier encore, au soleil immortel de Provence,
Ta mère offait ton corps nourri de ses rayons :
Dans les prés jaunissants de fleurs elle s'avance,
Faisant lever autour de toi des papillons!

Hier encore, aux repas sacrés, où la famille
Participe aux présents des côteaux et des champs,
Nous avons vu ta face d'ange qui scintille,
Rendre joyeux des fronts assombris par les ans.

O bel enfant, conçu sous le soleil d'automne,
A l'ombre murmurante et verte des grands pins,
La jeunesse de tes regards toujours étonne
Ta mère qui prend part à tes ébats divins.

Mais, hélas! maintenant, dans le silence et l'ombre,
Tu disparais aux bras puissants de la douleur,
Et ton corps, agité d'un frémissement sombre,
Se fane au vent du soir comme une tendre fleur.

Et pourtant, la beauté de ce corps solitaire,
O mon enfant plus précieux qu'un fils de roi,
Dans son printemps ne peut retourner à la terre,
Tu dois vivre de mon espoir qui vit en toi!

Puissè-je, par ce chant gonflé de mes tristesses,
O mon enfant, avec la vie et ses vertus,
Lier à ton berceau le rire, les caresses,
Et les jeux qui devant les larmes se sont tus!

XII

Sur l'Hiver

Hiver, roi des foyers hantés de têtes blanches,
Qui se courbent parmi des cheveux blonds d'enfants,
Tandis que, sous le feu, la sève sort des branches
Et que rayonne l'or des contes triomphants;

Hiver, saison de l'ombre, hélas! et du silence,
En passant près du saule et regardant dans l'eau,
J'ai vu tes mains et leur mortelle transparence
Qui recouvraient déjà la tige du roseau.

Chemins de fleurs, gazons, douce gaieté des sources,
Et vous, bois, recevez nos pleurs et nos adieux,
Asiles verts, toujours complaisants à nos courses,
On va fermer sur vous la tristesse des cieux.

Dans notre amour, Hiver, et dans notre jeunesse
Épargne-nous, ses yeux ont à peine quinze ans,
Et sa gorge palpite encor de la caresse
Échangée aux moissons, sous la splendeur des champs.

Que la chambre mystérieuse nous accueille
Avec ses flammes et la chaleur de son lit;
Le vent jette aux fenêtres closes une feuille,
Et notre lampe, au fond du miroir, resplendit.

Quand, délivrée, Hiver, de ton œuvre fatale
Et souriante sous ta neige qui se fond
Nous verrons la campagne et sa verdure pâle,
Magnifiques, jaillir, hors de ton sein profond,

Nous te rendrons alors nos cœurs et nos louanges,
Et nous célèbrerons tes jours comme tes nuits,
Toi qui retiens, dans tes brouillards et dans tes fanges,
La promesse des fleurs, des épis et des fruits.

XIII

Regrets a la Provence

O toi, ma passion et ma joyeuse étude,
Provence de la mer, éloigné de tes cieux,
Et le cœur tourmenté d'amère solitude,
Ta seule vision adoucirait mes yeux.

J'ai gardé sous mon front tes courbes, ô patrie,
Celles que l'azur tend à l'horizon des eaux,
Et si je souffre, c'est qu'une race flétrie
M'entoure, sourde à jamais au chant des oiseaux.

Le souvenir délicieux dont tu m'enchaînes
Laisse traîner partout l'attrait de ses liens :
Le bois qui me reçoit ici, parmi ses chênes,
N'a plus cette lueur qui tremblait dans les tiens ;

Et cette ville, avec son peuple et ses toits sombres,
M'invite à regretter la reine du Midi,
Qui façonna, sous ses platanes chargés d'ombres,
Mon âme, l'urne où sa beauté se répandit.

Mais j'appelle surtout la maison nuptiale
Dressée au jour, sous le balancement des pins,
Refuge de l'amour et du beau sommeil pâle
Qu'attiraient le mystère et la voix des bassins.

Soirs d'extase devant la nuit, sur la colline,
Quand l'enfant souriant à la lune d'été
Et l'épouse pressant sa mamelle divine,
Ayant franchi le seuil, marchaient dans la clarté.

J'irai vers toi, Provence, et tes mers lumineuses.
Ton génie assemblant tous ces reflets épars :
Chemins foulés, baisers ravis, ombres heureuses,
Ranimera bientôt la fleur de mes regards.

(Paris.)

XIV

Regrets a la Bien-aimée

Beaux amants enlacés dans l'ombre des allées,
Douces colombes qui paissez sur le gazon,
Cygnes dont l'aile laisse aux bassins un frisson,
Arbres, vases, et vous Naïades dévoilées,

Le printemps qui passait du doigt vous a touchés.
De son souffle de fleurs maintenant il vous presse,
Faites que ma douleur en couronne se tresse
Pour ma mémoire où d'autres printemps sont couchés.

Jours sonores, jours plein d'ardentes rêveries,
Quand le cœur comme un fruit se gonfle sous la main
Et que l'amante épanouit, sur le chemin
Des heures, ses baisers et ses pudeurs fleuries,

Vous êtes enfermés au cercle de ses pas
Et, ni la voix du soir qui parle dans les arbres,
Ni les gestes mystérieux que font les marbres
N'obscurciront son jeune rire et vos éclats.

Car c'est toi que je cherche encore, Bien aimée,
Dans ce parc qui s'efface et s'abandonne au soir,
Et qui meurt, pour mon cœur, surtout, de ne pas voir
Ta robe errer parmi sa douceur embaumée.

La chaleur de tes seins absente de mes nuits
A dépeuplé les champs silencieux du rêve,
Et voici qu'au pays où mon exil s'achève
Comme une ombre mortelle au réel tu me suis.

Toi dont le souvenir est si pesant aux choses,
J'enflammerai bientôt un trophée à tes yeux
Où j'aurai mis tout le printemps délicieux :
La brise et les oiseaux, l'ombre chaude et les roses.

LIVRE DEUXIÈME



I

Salut au Soleil Levant

Le Jour s'est abattu, comme un oiseau sauvage,
De son nid d'or et de nuages pâlissants,
Sur la plaine silencieuse, et son plumage
A froissé le sommeil des maisons et des champs.

O Jour, pour m'enivrer de ta force première,
J'ai fui l'horreur tumultueuse des cités,
Et pour offrir à la vertu de ta lumière
Mes regards par leur ciel sans astres habités.

Dans l'ombre qui rendait ma tête si pesante,
Parmi le désespoir des hommes étalé,
Je vous ai souhaités longtemps, arbres, où chante
Maintenant tout le chœur des oiseaux envolé.

Quand la pluie entr'ouvrait l'azur devant sa fuite,
O couleurs, ô clartés, je vous suivais des yeux;
Mais mon cœur ignorait alors, dans sa poursuite,
Vos nuances et tous vos jeux délicieux.

Et toi, dont la langueur m'entoure de caresses,
Vent d'Orient, venu des roses et des bois,
Tu m'apportais l'écho des profondes tristesses
Que le matin nouveau répandait dans les voix.

Car, ô terre brillante où la rosée abonde,
L'homme n'est plus de tes mystères amoureux;
Il dérobe sa vie à la beauté de l'onde
Que roulent tes moissons devant mes pas heureux.

Et ma joie aujourd'hui serait encore amère,
Malgré ma fuite et l'air libre qui me nourrit,
Si je n'avais pas vu, sur un seuil, une mère
Élevant vers le Jour son enfant qui sourit.

II

Sur la Lyre

O toi, qui suscitas la beauté qui combat
Au travers de la chair, de la pierre et de l'onde,
Et qui, pénétrant tout de ton sonore éclat,
As révélé la voix musicale du monde,

Lyre antique, mère des villes et des dieux,
Toi qui dors suspendue au temple du silence,
Laisse mes mains, aux cordes d'or mélodieux,
Errer, pour que l'essaim des chants encor s'élance.

Avec les rives sablonneuses de ses mers,
Et les courbes de ses montagnes; ses fontaines
Qui nourrissent des bois de lauriers toujours verts,
Voici la Grèce, chère aux poitrines humaines.

Et voici l'Italie aux jardins ravagés;
La flamme des volcans dans la nuit l'illumine;
Les bords mouvants du lac se voilent d'orangers,
Et des temples de marbre oppriment la colline.

O pasteurs arrêtés pour les libations,
Héros prédestinés aux vierges florissantes,
Navigateurs penchés sur les lourdes passions
Des vagues ou les yeux aux étoiles naissantes,

O consuls entraînés par l'aigle en Orient,
Empereurs rayonnant sur Rome et sur le monde,
Sages, dont le pas grave et l'esprit souriant
Aiment l'ombre et les fleurs de la forêt profonde,

Vous tous, avec vos dieux sacrés, ceux de l'amour
Et de la mort, ceux qui président à l'aurore
Et ceux qui dans vos cœurs luttent contre le jour,
Accourez sur la Lyre où vos noms vont éclore.

III

Chant Marin

O rivage antique des mers, où la fleur tendre
Et pourtant immortelle, l'écume, a laissé
Ses calices neigeux, ce soir, je vais descendre
Vers ton rêve immuable avec mon cœur lassé.

Le sable de la grève à mes pieds fait entendre
Une chanson qui coule et meurt quand j'ai passé,
Et cet ilot, dans le lointain, paraît m'attendre,
Assoupi sous la nuit, vaporeux et bercé.

L'onde du large accourt contre le roc sonore,
L'esprit des eaux soumis aux astres de la nuit,
Tour à tour lit du soir et trône de l'aurore,
Souffle jusqu'à la grève et mon visage luit.

J'entends venir à moi de frémissants appels :
Est-ce la plainte de la vague sous la brise,
Ou le flot des espoirs douloureux et mortels
Qui gronde dans mon cœur, se déroule et se brise?

Pénètre-moi, clarté des vagues, transparence
De l'univers invisible des sels, feu pur
Où le rayonnement des soleils se condense,
Où s'épaissit le cœur splendide de l'azur!

Emporte mes regards au sein des paysages
Que la couleur du ciel invente à l'horizon :
Forêts en flammes et cavernes de nuages,
Reflets d'or que la vague engloutit d'un frisson!

La vision continuelle de la mer
Et la paix qui descend des formes éternelles
Soulèveront mon âme aux régions de l'air
Où les aubes n'ont plus les ombres derrière elles!

(Hyères.)

IV

l'Heure du Matin

L'Heure qui passe à l'horizon de notre vie
Cueille les roses de l'aurore et de l'amour;
Sa présence limpide est d'une ombre suivie,
Et c'est la pourpre et l'or magnifique du jour.

Elle offre la candeur de sa poitrine, coupe
Où l'ivresse des fleurs boit avec un frisson;
Dans le vol des parfums et des reflets, la troupe
Des désirs bondit sous la profonde moisson.

Les antres de l'azur se creusent dans la nue,
Et le vent est la voix des monstres de clarté
Qui baisent en grondant les pas de sa venue,
Des bords mystérieux que bat l'éternité.

A la divine solitaire, mes idées
Font un cortège pur où les fronts sont sereins,
Sous les couronnes de verdure qu'a guidées
La force des forêts vers la grâce des mains.

La fleur du monde s'est ouverte avec ses plaines
Et son calice de montagnes, et sa mer
Dont la rosée abonde en flammes; les lointaines
Visions ont grandi dans la splendeur de l'air.

L'Heure, au creux de ses yeux, contient toute l'aurore,
Et ses compagnes l'enveloppent de réseaux;
Leur marche rougissante est maintenant sonore;
Son sillon est comblé par le chant des oiseaux.

Elles vont visiter, de leur présence claire,
Le cœur de l'homme et ses royaumes infinis,
Plus beaux que l'étendue auguste de la terre
Et que les champs du ciel aux montagnes unis.

(Aix-en-Provence.)

V

l'Heure de Midi

Éblouissante et dominant toutes les Heures,
Voici venir la souveraine de Midi.
Au devant de sa marche on ouvre les demeures:
Elle s'assied près du foyer qui resplendit.

C'est elle qui suspend l'essor de vos charrues,
O laboureurs, et rend vos bœufs plus indolents,
Et c'est elle qui fait, dans le calme des rues,
S'échapper la vapeur des repas odorants.

Elle rayonne à votre bouche, au creux des verres,
Et dans l'or éclatant du pain; et sa clarté
Se lève dans les yeux des enfants et des mères,
Quand son nom tout autour des tables est jeté.

Heure sainte, elle apporte au monde de la joie.
Les champs ont retrouvé leur antique repos,
Et la profonde mer, où tout le ciel flamboie,
Sur la roche a laissé mourir le bruit des flots.

Heure brillante, elle est la sœur de la lumière.
C'est elle qui pétrit les hommes de soleil
Et qui, dans sa bonté, glisse sous leur paupière,
Au plein du jour, la fleur vivace dû sommeil.

Elle est aux animaux la puissance inconnue
Qui les couche et leur met des songes dans les yeux.
Elle aime aussi le chêne, où la brise est venue
S'endormir au milieu des nids silencieux.

Mais sa fuite entre ses compagnes est rapide
Si l'ombre qui la suit de toute éternité
Apparaît et lui montre, au bord du pré limpide,
L'image sombre du grand chêne reflété.

(Laudun-Gard.)

VI

L'Heure du Soir

Sur la pente des monts, à l'approche du Soir,
La voix de l'homme arrive et vole, plus sonore,
Et son regard, pareil aux astres, va s'asseoir
Au point même du ciel d'où s'élance l'aurore.

Sur la pente des monts errant, j'ai rencontré
Une Heure solitaire, hésitante et voilée.
Chaque fleur s'inclinait à son aspect sacré;
Elle marchait en grandissant dans la vallée.

Le soleil entraînait le vent sous l'horizon,
Où la mer s'unissant au ciel s'agite et gronde,
Pour qu'il ouvrît, de son majestueux frisson,
Les plis de l'aube à la douceur d'un nouveau monde.

L'Heure, au-dessus des bois, flottait comme un encens;
Mais elle répandit bientôt sa forme sombre
Jusqu'aux sommets des monts encore rougissants,
Qu'elle éteignit sous ses étoiles et son ombre.

Heure mélancolique et mère de la nuit,
Elle emportait, aux plis de sa robe sévère,
L'adieu des cloches des troupeaux au jour enfui
Et les appels lointains des hommes, sur la terre.

Le souffle qui, dans sa poitrine, l'animait
Du cœur suave des belles roses frôlées,
Devant sa marche ténébreuse se formait,
Et de la douce odeur des bruyères foulées.

Arrêté, j'ai laissé, sur mes yeux et mon cœur,
Passer l'Heure avec les parfums de son cortège,
Afin que, dans la nuit totale et la terreur,
Son calme souvenir me suive et me protège.

(Fort de Tournoux.)

VII

Salut a l'Orient

Quand pourrai-je, écoutant le bruit de tes cordages,
O beau vaisseau, le cœur fatigué de l'amour,
Atteindre, sur ton bord, aux bienheureux rivages
D'où ruisselle la source immortelle du jour?

Orient, Orient, pays de tous les songes,
Ainsi qu'un homme antique alourdi sous ses dieux,
Ne me verras-tu pas errant dans les mensonges
De tes déserts de sable au loin silencieux?

Quand te lèveras-tu pour moi, terre des roses,
Jardins favorisant le sommeil des amants,
Aux heures où les fleurs des palmes sont écloses,
Où les oiseaux couvrent les sources de leurs chants?

Ayant quitté la mer et sa couronne d'îles,
J'irai, dans la splendeur de tes siècles défunts,
Égypte, et sur ta ruine et tes ondes fertiles,
Vers l'Arabie, encor brillante de parfums.

Villes d'azur et frémissantes de colombes,
Accueillez-moi parmi la fraîcheur de vos murs,
Car déjà le soleil, sur la pierre des tombes,
Dans la plaine a courbé l'or pesant des fruits mûrs.

O monts, je veux chercher dans vos grottes obscures,
Et sur vos pentes, où les cèdres ont vécu,
Le marbre flamboyant des saintes Écritures
Et le sentier où le prophète s'est perdu.

Et je te connaîtrai, dans ta force première,
Orient, car j'irai jusqu'au vallon désert
Où l'homme, le dernier présent de ta lumière,
Ainsi qu'un roi suprême au monde fut offert.

(Marseille.)

VIII

Sur la Nuit

Par la splendeur des soirs de lune pénétré,
Sur les bords du torrent qui bondit sous l'écume,
J'ai le pressentiment que le printemps sacré
Dans cette Nuit d'hiver extrême se rallume.

Le beau triomphateur des neiges n'est pas loin,
Avec ses papillons et ses fleurs odorantes :
Les brises d'Italie, aimables, ont rejoint,
Sur les sommets, leurs sœurs de Provence, enivrantes.

Les couleurs vont renaître à la pente des monts,
Les forêts, dont la vie immense se devine,
Vont attirer toute la sève sur leurs fronts,
Et déjà l'avalanche ébranle la ravine.

Beauté de la montagne à l'aurore de mai,
Quand le torrent gonflé conduit ses ondes blanches
Sous le balancement des fleurs, et que, charmé,
Il disparait, tenté par le repos des branches!

Quand pourrons-nous, couchés sur les gazons nouveaux,
Et nos seins parfumés de douces violettes,
Nous éveiller à l'heure où l'ombre des oiseaux
Comme un songe d'amour effleurera nos têtes?

Et cependant, ô Nuit, dernière Nuit d'hiver,
Toi qui, durant ces mois de lourde servitude,
Alors que tout le cœur à la mort est ouvert,
Nous entoures de force et de sollicitude,

O Nuit de mars, féconde en astres éclatants,
Longtemps encor tes beautés tristes rendront vaines
La gloire même et la victoire du printemps
Pour ceux qu'un long exil a lié de ses chaînes

(Fort de Tournoux.)

IX

Salut a l'Italie

(Pour Emmanuel Signoret.)

Italie, Italie, au bord de tes mers calmes,
Et pendant que l'été moissonnera tes champs,
Nous conduirons, au gré de l'ombre, sous les palmes,
La jeunesse de notre cœur et de nos ans!

Que la clarté de tes montagnes nous soit douce,
Et que le lac, où leurs sommets sont confondus,
De sa brise voluptueuse nous repousse
Loin de la rive, au creux des barques étendus.

Ouvre tes temples et tes bois pleins de mystère,
Nous serons salués par la voix de leurs dieux,
Car le beau ciel antique, amoureux de la terre,
De ses signes vivants nourrit encor nos yeux.

Attirés par l'éclat des marbres, Italie,
Nous passerons sous les arceaux de tes cités,
Radieux, au travers de la mélancolie
Des lierres, des tombeaux et des vases sculptés.

Notre main se refuse au poids des heures mortes,
Tes cendres ne seront humides de nos pleurs,
Et cependant, ô toi de qui les tempes fortes
Rafraîchiront leur feu sous la gloire des fleurs,

Frère, qui guideras aux flots adriatiques
Notre audace et le blanc triomphe de nos fronts,
Quand le vent jettera ses appels prophétiques,
Pareil à l'âme du grand Pan, nous gémirons,

Et quand, sur le rivage, enveloppés de flammes,
Nous entendrons, au lieu des rires du plaisir,
S'accroître et se rythmer, au battement des rames,
La plainte des amants venus là pour mourir.

X

Sur la Nature

O monts, vagues des mers, frémissements des plaines,
De votre vision j'ai nourri mon destin;
Déjà de vos vertus mes paroles sont pleines,
Déjà vous vous levez en moi comme un matin.

Montagnes, votre ciel immortel et sans voiles
Aux lieux de mon exil pacifia mon cœur :
O souvenir des nuits d'hiver, où les étoiles
Escortaient sur les pics la lune dans sa fleur!

Gloire du jour parmi la neige qui rayonne,
Solitude et silence accompagnant les pas,
O sommeil des forêts qu'un nuage couronne,
Et qui portent tout le printemps entre leurs bras!

Et toi, mer, l'épouvante habite tes rivages,
Si le vent te conduit à l'attaque des cieux;
Mais, pour l'homme échappé de tremblants esclavages
Qui vient t'offrir l'amour de ses yeux anxieux,

O mer, tu sais aussi faire taire tes roches,
T'endormir sur le sable en berçant les bateaux,
Garder, quand les songeurs s'accoudent, aux approches
Du soir, le sang vivant du soleil dans tes eaux.

Et toi, plaine des fleurs, des moissons et des fleuves,
Qui te déroules maintenant à mes regards,
Toi, qui brilles au jour sous tes verdures neuves,
Toi, qui gémis au poids parfumé de tes chars,

Accueille-moi comme autrefois, quand mon enfance
Se mêlait à ta vie, errant dans tes chemins,
Ou guettant, sur les eaux, la lointaine apparence
De mon front couronné de roses par mes mains.

XI

Salut a la Grèce

Toi qui te lèves sur les siècles et la mer,
Grèce antique, soumise à de vivants symboles :
A la source des bois, au vent, au flot amer,
Au chêne murmurant de confuses paroles;

Grèce des beaux exploits sur la lyre et les chars,
Quand le peuple, venu des îles et d'Asie,
Couronnait le vainqueur, près des marbres épars,
Sous le laurier luisant et sous la poésie;

O Grèce des bergers et des dieux pastoraux,
Pan, souverain des fleurs et des eaux des collines,
Faunes joueurs à l'ombre tiède des roseaux
Avec des Nymphes ou des roses aux poitrines!

Grèce mystérieuse et pâle d'Éleusis,
Adorateurs courbés sous la vigne et la gerbe,
Groupes cueillant, au clair des étoiles, des lys,
Et tressaillant, à leur reflet sombre sur l'herbe;

Grèce des matelots sur les flots religieux
Emplis de dieux et gouvernés par des prodiges,
O Grèce confondue avec l'azur des cieux
Quand le soleil couchant immerge ses quadriges;

Mère des arts, patrie aimable, avec le jour
Et toutes les beautés vives de ton génie,
Mon cœur, dès sa naissance, amoureux de l'amour,
Dans la gloire de ta lumière communie,

Car ta sœur, la Provence, étendue au soleil
Depuis la mer et jusqu'aux Alpes rayonnantes,
O Grèce, m'a vu naître et m'a nourri, pareil
A l'olivier couvert de feuilles frissonnantes.

XII

Regrets a la Mer

Toi qui répands, ô Mer, ta vie autour des îles,
Et dont l'azur se puise au cœur même des cieux,
Je regrette la paix sonore de tes villes
Et ton sable éclatant de plantes et de feux.

Le matin, qui foulait tes grèves violettes,
Présidait à l'éveil des fleurs et des couleurs;
J'aimais à célébrer la douceur de tes fêtes,
Quand la lune et la nuit t'emplissaient de lueurs.

Ta respiration, soumise au vol des heures,
Amenait des débris de conques à ton bord,
Et découvrait la gloire intime des demeures
Que l'écume et le flot préparent pour la mort.

Sur tes rivages d'or, où se gonflaient des voiles,
J'abandonnais mon songe aux bras des passions.
O navires chargés de chanteurs et d'étoiles
Et que berçaient la brise et les lents violons!

Enlacements des corps sous les lauriers antiques
Suspendus aux chemins de l'onde et de l'amour !
O sommeils protégés par les mâts prophétiques
Où la rumeur des bois s'éveille avec le jour !

Quand tes ports s'entr'ouvraient à l'argent du sillage,
O Mer, l'ombre du soir m'attendait aux côteaux.
Les jardins élevant l'appel de leur feuillage
Me recevaient parmi leurs fleurs et leurs oiseaux.

Mais, ce n'est plus pour moi que la vague rayonne.
Mon souvenir s'anime et rend mon cœur amer,
Et la nuit souveraine a jeté sa couronne,
Depuis que j'ai quitté la cité de la Mer.

(Paris.)

LIVRE TROISIÈME

I

Pour Emmanuel Signoret

Pour mêler ton matin à mon aube incertaine
Tu vins à moi, les bras levés,
Et me tendis une jaillissante fontaine
De lys tout fraîchement coupés!

Tu portais dans les yeux des étoiles nouvelles,
Comme un ange annonciateur,
Et tu laissais tomber des roses immortelles
Des plis de ta toute splendeur!

Je parfumai mon âme aux parfums de la tienne,
J'écoutai lorsque tu chantas,
Et les cordes d'argent d'une lyre ancienne
Palpitèrent entre mes bras!

* * *

Tu te tiens maintenant au-delà des montagnes
Et des fleuves sont entre nous;
Puisse ma voix liée à celle des campagnes
Te dresser au-dessus de tous !

Afin de conjurer d'obscures épouvantes
Qui redouteront ta clarté,
Puisse mon vers garder le son des mers bruyantes
Qui t'ont vu naître et t'ont porté !

O Frère, élève-toi sur le mont de la gloire,
Pour mieux répandre ton amour,
Et que, frappé des ailes d'or de la victoire,
Ton front rayonne avec le jour !

II

Sur l'Amitié

C'était dans cette ville, où le bruit des fontaines
Rend plus grande la paix de la nuit et du jour,
Nous n'avions pas, encore enfants, subi l'amour,
Mais ses roses à notre front étaient prochaines.

Un soir d'astres, sous les platanes accueillants,
Par un puissant destin nos âmes rassemblées
S'étaient de la clarté de l'amitié voilées;
Les astres et le soir en furent plus brillants!

Dès lors, pareils aux fleurs qu'une tige offre ensemble,
A l'heure où l'aube fraiche avive les couleurs,
Emportés par la joie et les pures douleurs
Nous embaumions l'espoir où la victoire tremble.

O mon ami, ta voix, d'entre tes lèvres d'or,
Éloquente, sortait pour enivrer la route,
Car la source des bois elle-même t'écoute,
Et la prairie où tout le chœur des Muses dort.

O souvenir de notre extase, à la montagne,
Du chemin radieux qui mène vers la mer,
Et de l'azur du ciel à tous les vents ouvert
Qui nourrit de splendeur vivante la campagne!

Mais quelqu'un nous guettait avec des yeux jaloux :
L'Amour, le dieu cruel aux fêtes délaissées.
Il envoya la vierge aux paupières baissées,
Sa conquête, et qui mit ses ombres entre nous.

Revenu maintenant de régions lointaines,
Dont les heures furent pesantes à mon cœur,
Dans cette ville calme où la race se meurt,
Je suis seul à marcher au bruit de ses fontaines.

(Aix-en-Provence.)

III

Pour Paul Verlaine

Comme un Faune, amateur de Nymphes et de roses,
Tu parcourus la vie en riant du destin,
Et, saisi par l'enfance éternelle des choses,
Tu chantas jusqu'au soir et depuis ton matin.

Ils écoutent toujours ta voix qui fut si douce,
Ces amants que l'amour attire vers les fleurs,
Et les adorateurs d'un ciel qui les repousse,
Et tous ceux que la joie a conduits aux douleurs.

Héroïque et marchant à la suite de l'heure
Qui traine à l'Occident la race qui se meurt,
Pour que la terre-mère elle-même te pleure,
Voici des lys emplis de rosée et d'odeur.

Si tu n'es plus debout, ô Maître, avec nous-mêmes,
Ton souffle cependant brûle à notre côté;
Ton sang gonfle déjà des fleurs pour nos diadèmes,
Et dans tes chants se lève une autre humanité.

Quand nous mêlons ton nom à l'argent de nos lyres,
Un vent s'éveille où la victoire auguste dort,
Et c'est pourquoi l'on voit l'éclair de nos sourires
Briller sur l'appareil du deuil et de la mort.

IV

Sur l'Épée

Signe de la déesse antique des victoires,
Épée accompagnant, dans sa main, le flambeau,
Pour la mienne, inhabile à susciter tes gloires,
Tu ne jailliras pas en éclair du fourreau.

Aux lieux de ton sommeil, sous les jours et les ombres,
Si je trouble aujourd'hui ton repos scintillant,
C'est pour voir et toucher, dans tes rainures sombres,
La trace que laissa l'héroïsme sanglant.

Sur les siècles levant ta pointe qui rayonne,
Tu te dressais au bord d'un ciel toujours en feu,
Et tu tentais la mort, l'amour ou la couronne,
Au service d'un maître ou sous la loi d'un Dieu.

Dans le tumulte et dans l'ivresse des batailles,
Je vois la redoutable horreur de tes travaux;
Des bandes d'oiseaux noirs sonnent les funérailles,
Et vers le soir hennit l'abandon des chevaux.

La divine liqueur du sang, pareille aux roses,
Te parfuma parmi la verdure des blés
Quand les sources de l'aube à peine sont décloses
Et que la vie et ses plaisirs sont rassemblés.

Et tu parus encore aux fêtes triomphales,
Resplendissante et nue, à la suite des rois,
Tu joignais ta clarté dans l'or des cathédrales
Au tremblement pieux des cierges et des voix.

Qu'une dernière fois se ranime ta lame
Dans les mains de la race aux désirs tout-puissants
Qui, te purifiant par l'enclume et la flamme,
Sous ton fer meurtrier fécondera ses champs.

V

Pour Napoléon Bonaparte

La nourrice des dieux, la mer, avait bercé
Ton enfance sous les palmiers de la grande île,
Dont le front souverain, de montagnes pressé,
Pénètre jusqu'au cœur de l'azur immobile,

Elle avait accordé sa vague à tes vaisseaux,
Quand tu partis vers la lumière orientale
Et que tu recueillis, gisante au bord des eaux,
Sur le sable, l'antique pourpre impériale;

Elle avait su garder et guider ton destin,
O conquérant, quand le rivage de Provence
Te revit rayonnant, et pareil au matin
Nourri d'ombres et qui soudainement s'avance;

Et c'est pourquoi la mer, attachée à ton sort,
Se déroula devant tes plaintes, Prométhée,
Et se tint comme un voile au-dessus de ta mort,
Par la gloire et le temps seulement écartée.

O lamentations, que les oiseaux marins
Saisirent dans leurs vols confiés à la brise!
Amertume des souvenirs, rochers sereins,
Où l'impuissant désir avec le flot se brise!

Cieux lointains, abaissez pour nous vos tristes bords,
Et que ta vision visite nos mémoires,
O toi, le maître de la vie, à nos efforts
Dispense le terrible éclat de tes victoires.

Nos pères t'ont porté dans leurs yeux éblouis,
O combattant, leur sang dans notre cœur s'écoule
Par ton image et ta présence, réjouis
Les armes, et deviens le songe de la foule!

VI

Pour Mécislas Golberg

Quand ton souffle, nourri par les sèves profondes,
Dans la haute forêt des hommes a passé,
Il s'est accru de l'ombre et des voix moribondes
Qui montaient vers la nuit et vers le ciel glacé.

Avec l'effroi des cœurs devant la solitude,
Avec les désespoirs demeurés sans échos,
Et la cendre des jours de silence et d'étude,
Avec la pourpre de la haine et des sanglots,

La douleur de la vie à toi s'est enlacée,
Pour que, sur ta poitrine où la flamme fleurit,
Elle soit par la joie adorable effacée
Et par l'amour qui dans tes paroles sourit.

Écrasé sous le poids des heures et des doutes,
Mais ayant entendu ta voix nous appeler,
Nous voulons voir encore, au bord des grandes routes,
La face des moissons augustes onduler.

Que l'âme des forêts s'émeuve à notre approche.
La liberté de l'air pénétrera nos cœurs,
Nous connaîtrons la mer, notre mère, et la roche,
La vallée et son peuple innombrable de fleurs.

Nous surprendrons le soir et son cortège d'astres,
Nous apportant le songe et la sérénité.
Mais, avant l'abandon des villes, des désastres
Auront mis sur le ciel livide leur clarté;

Car nos mains saisissant le flambeau dans les tiennes,
Et devançant l'appel du matin radieux,
Dans la ruine et le creux des murailles anciennes
Éclaireront la mort des maîtres et des dieux.

VII

Pour la Maison Commune

Que la nuit vous recouvre, ô cités d'autrefois,
O vous qui découpiez le ciel de vos murailles,
Et dont l'âme mourait de s'unir à la voix
Des cloches pour chanter l'horreur des funérailles !

Et, vous, peuples, sortez de l'ombre des piliers
Du temple, où la rumeur des forêts ancestrales
Passe, emportant, dans ses échos multipliés,
Votre douleur d'aimer et de vivre et vos râles !

Entrez dans la Maison Commune, que nos cœurs
Ont rythmée et qu'une aurore d'amour éclaire !
Le sang ne nourrit plus les arbres et les fleurs,
L'éclair du fer pénètre maintenant la terre !

La mort n'ébranlera ses portes, et l'orgueil
Des guerres laissera loin d'elle ses tumultes ;
La mère et le vieillard n'iront point sur son seuil
Jeter au sort cruel leurs pleurs et leurs insultes.

C'est ici la Maison riante des époux.
Les roses d'hyménée enguirlandent les têtes,
La robe nuptiale ondule, et les bijoux
Brûlent sur la blancheur des gorges inquiètes.

C'est ici la Maison des fêtes de la paix.
Le jour entre et la joie erre d'un pas sonore;
Les palmes des degrés se courbent sous le faix
Des musiques et les douces fleurs vont se clore.

Marchons dans la beauté du geste de nos mains
Qui se lèvent au jour ou s'unissent entre elles,
Dans la Maison bâtie au bord de nos chemins
Mêlons, comme les flots, nos foules fraternelles.

VIII

Sur la Croix

Symbole rayonnant de l'obscur univers,
Toi que les quatre vents, se joignant, ont formée
O Croix, ancienne clef des cieux, pour nous ouverts,
Quand te lèveras-tu sur la nuit enflammée?

Dans la lumière d'or des temples désertés,
Guidé par un regret de mon extrême enfance,
Je t'ai cherchée : un mort, sur tes bras écartés,
Éternisait sa plaie et sa longue souffrance.

Alors, j'ai refoulé, dans le fond de mon cœur,
La tristesse et ses flots qui montaient à ma bouche,
En entendant mes pas résonner sous le chœur
Où le silence auprès de la grille se couche.

J'ai songé que la mort n'appelait que la mort,
Et que le jeune dieu que tu montres au monde
Ne voyait à ses pieds que les vaincus du sort
Et les désespérés de la terre féconde.

Et je t'ai souhaitée encor sur l'horizon,
Mais dépouillée, ô Croix, de ta charge sanglante,
Et t'élançant, malgré le poids du ciel profond,
Illuminée, ainsi qu'une étoile naissante.

Puissent l'homme parti des régions du jour
Et l'homme né sous la tristesse occidentale,
O Croix, se rencontrer enfin au carrefour
Que ton centre à la marche des peuples étale.

La sève, en ces temps-là, visitera ton bois,
Arbre du paradis, ô Croix; sur ton tronc sombre,
Des oiseaux prêteront au feuillage leurs voix,
Pour délasser un couple arrêté sous ton ombre.

IX

Pour Richard Wagner

Maison sonore ainsi qu'une grotte marine!
Parmi l'ombre et la paix de la foule et des murs,
Le flot des instruments montait vers ma poitrine
Et m'enlaçait de ses anneaux puissants et purs.

O forêts, j'ai saisi votre voix elle-même,
Quand le vent sur le front des frênes s'est formé,
Et quand la sève, aux jours où l'avril est extrême,
A jeté sous mes pas toutes les fleurs de mai.

O fleuve, écoutant l'or de tes vagues qui tinte,
J'ai suivi, dans ton sein, la Nymphe qui s'enfuit,
Et j'ai vu, la clarté du jour étant éteinte,
Ses yeux briller comme les astres de la nuit.

O mer, sur le vaisseau qu'attire le rivage,
Et que, dans ton balancement, tu tends aux cieux,
J'ai laissé les grands mâts se plier à l'orage
Pour entendre des cœurs sous l'amour anxieux.

Porteurs d'aigles captifs à vos casques de flammes,
Héros, vierges levant vos beaux visages clairs,
Dans les ondes des sons s'élargissaient vos âmes,
Et, près de vous, les dieux jaillissaient en éclairs.

Voici sur l'horizon le refuge et le temple :
Or et lumière et vols d'éblouissants ramiers!
O paradis, mon rêve arrêté vous contemple
Et retrouve sa forme et ses désirs premiers.

Car il vous a connus, avec vos lignes blanches,
O silence des sens et mystique abandon,
Mais il est revenu vers la vie, et les hanches
Fécondes de Vénus l'appellent sur le mont.

Déjà rôde l'odeur des roses consacrées;
Je vois l'antre, apparu dans ses prestiges vains,
Et les enchantements que, musique, tu crées,
M'annoncent la déesse et ses jeux souverains.

X

Pour Frédéric Mistral

La mer qui se soumet aux vaisseaux héroïques,
Et la vague invisible et puissante du vent
Ont gardé, dans leurs plis, le corps des dieux antiques
Et façonné ton âme à leur azur vivant.

La source dérobée aux antres des montagnes,
Et qui gonfle le fleuve et les vignes du bord,
Guida tes pas vers les lumineuses campagnes,
Où ta race et la mienne attend déjà sa mort.

Quand tu parus auprès des hommes et des femmes,
Et parlant le langage simple des bergers,
Nos regards étonnés furent brûlés de flammes,
Et nos bras de lauriers en fleurs étaient chargés.

L'argent des oliviers frémissait à t'entendre,
Et l'écume des flots couronnait les étangs.
Sur le front des palmiers, la nuit, on vit descendre,
Plus nombreuse, la paix des astres éclatants.

O Provence, l'ardeur que tu donnes aux roses
Colorait sa parole, et le bruit de tes bois,
Où la brise et la troupe des Nymphes sont closes,
Harmonieux, se répandait avec sa voix.

Les vallons éclairés d'eaux et de maisons blanches,
Les plaines que le ciel accable, la cité
Et son peuple couché sous la fraîcheur des branches,
O chanteur, t'ont donné, pour toujours, leur beauté.

Car tu n'étais venu, dans ta mélancolie,
Que pour fermer des yeux languissants et sacrés,
Et ta présence souveraine nous délie
De la charge des pleurs et des mortels regrets.

XI

Pour Puvis de Chavannes

Hommes de l'âge d'or, nourrissons des abeilles,
Pasteurs cherchant la source et l'écho dans les bois,
Dieux que la rose attire avec ses chairs vermeilles,
Nymphes couvrant le bruit des vagues de vos voix,

Voici la terre antique et sa belle lumière,
Revenez, l'azur rit sur les flots reposés
Et le laurier sacré, d'une ombre familière,
Accueillera vos corps et leurs jeux apaisés.

Dans vos longs vêtements qui tombent à plis amples,
O femmes, qui portez des vases ou des fleurs,
Vieillards, qui vous groupez sur les marches des temples,
Adolescents chantant, sur la lyre, des chœurs,

Vous revivez, encor votre beauté rayonne,
Près de la mer et sous le platane immortel,
Tandis que le soleil, dans sa gloire, abandonne
La colline de marbre où brûle son autel

Et vous que la douleur a saisis de ses flammes,
Pour qui la terre est un reflet du ciel qui ment,
Chétiens adorateurs de vos tremblantes âmes,
Pauvres humains courbés sous votre châtiment,

La nature qui s'ouvre est une douce mère,
Son souffle s'est formé sur les lys et les eaux,
Elle a gonflé des fruits pour votre gorge amère,
Et garde à votre joie une ombre et des oiseaux.

O visions! Par vous la vie est agrandie.
Le génie, en créant, héroïque et puissant,
Savait qu'en lui le monde entier se sacrifie,
Il a livré la fleur sublime de son sang.

Dans les ondes de nos mémoires retenues,
Puissiez-vous, visions, de votre rêve clair,
Conduire notre race aux rives inconnues
Où Vénus doit encor se lever de la mer!

XII

Sur la Jeunesse

Ages d'or et d'argent, ô Jeunesse du monde,
Votre clair souvenir, gardé dans notre sang,
Ne se lèvera-t-il sur cette nuit profonde
Chassant l'ombre et le mal de son reflet puissant?

O Jeunesse du jour, aube immense et fleurie,
Pour te surprendre au sein pâlissant de la nuit,
Dans la vallée encor des ténèbres nourrie,
Je suis venu, les yeux à l'Orient qui luit.

Jeunesse des saisons, ô printemps adorable,
Père des fleurs et dieu nourricier des oiseaux,
J'ai reconnu tes pas humides sur le sable,
Et qu'ils étaient, pour les forêts, sortis des eaux.

L'aurore dans le ciel, le printemps sur la terre,
O Jeunesse de l'homme, égalent ta beauté,
Mais, aux cœurs amoureux, la vierge solitaire
Plus que les fleurs est douce et plus que la clarté.

O chevelure d'or, vivante et déployée
Comme un voile jaloux jusqu'aux reins embrasés,
Beaux yeux, où la couleur de l'azur s'est noyée,
Bouche éclatante, où les baisers se sont posés!

Age des chairs de marbre, où le sang qui ruisselle
Met sa flamme abondante et son frémissement,
Age des jeux, du rire rougissant, sous l'aile
De l'amour déployée à l'ombre de l'amant,

Sur mon cœur et mon front, âge divin, rayonne!
Ta présence elle seule éloigne les douleurs.
Puissé-je, encor brillant sous ta belle couronne
Trouver la mort parmi ses cyprès et ses fleurs!



FRAGMENTS ANTIQUES

AVERTISSEMENT

Les Fragments antiques *sont immédiatement antérieurs aux* Élévations. *Écrits de la dix-huitième à la vingtième année, ils reflètent toute une adolescence nourrie d'azur et de claires études.*

A cause de ma naissance sous un ciel comparable, pour sa lumière continuelle et sa douceur, au ciel de Grèce, j'orientai naturellement mes pensées vers le monde antique. Je vécus longtemps dans la compagnie familière de ses poètes et ils me paraissaient exprimer le pays même que j'habitais, avec ses oliviers frémissants et sa belle mer. Mes plus chères aspirations, les plus profonds mouvements de mon cœur vers la femme et vers la beauté, je les retrouvais en eux. J'avais acquis, peu à peu, une âme semblable à leur âme, religieuse devant la nature, lumineuse dans la vie.

Durant les jours sans heures passés sous les feuillages, aux bords des eaux, les images des jeunes hommes qu'ils avaient chantés venaient me visiter. Adonis, Narcisse, Hylas, jeunes héros aimés des bois, vous qui mouriez pleurés des Nymphes et des fleurs, je fus votre frère bienheureux. Comme vous, je me suis miré aux sources pures, étonné de mes yeux tremblants et de ma chair. J'ai appelé les roses mes sœurs et, la nuit, j'ai senti les bras caressants des brises. Avec vous, j'ai connu la patrie des dieux. J'ai vu cette mer, dont les vagues sont harmonieuses comme des chants et dont l'azur multiplié se soulève immensément. Un haut diadème d'écume la couronne et des oiseaux, pareils à des pierreries, s'y balancent. J'ai cru aux métamorphoses charmantes des éléments, à leur humanité vraiment divine. Dans l'écume immortelle, si légèrement sculptée sur le sable, le corps d'une déesse me paraissait se lever, avec son nimbe de colombes. La fuite d'un rayon splendide parmi les chevelures d'herbes m'incitait à croire au voisinage des Sirènes. La voix du vent sortait du cœur embaumé des forêts assises sur les monts : c'était, pour moi, tantôt la grande rumeur panique et tantôt la simple flûte d'un faune pastoral.

Quand je voulus former des vers, les images antiques accoururent pour les peupler, et je n'eus qu'à les disposer avec joie selon les courbes du rythme. Je ne prolongeai pas cependant ces premiers chants car leurs émotions, d'ordre surtout littéraire, me quittèrent bientôt. C'est que la vie, hors des écoles et de ma Provence, m'appelait, violente, tourmentée. La beauté maintenant ne s'offrait plus rayonnante et d'elle-même, il fallait, dans la souffrance et l'amour lui arracher ses voiles. Une autre conception de la poésie me vint. J'essayai de

comprendre notre monde moderne et d'exprimer quelques-unes des émotions qu'il me donna dans les Élévations.

Si je publie aujourd'hui ces Fragments Antiques, *c'est pour mieux éclairer, par la différence, le caractère des* Élévations — *et aussi, et surtout, parce qu'ils sont un hommage à la Grèce immortelle.*

Paul Souchon.



La louange du jeune homme antique

Jeune homme ardent, issu d'horizons fabuleux,
Tu marchais sur la mer et ses tumultes bleus,
Vêtu de lys et les yeux éblouis d'aurore.

Les temples alignant leurs colonnades d'or,
Les forêts, où la nuit adorable s'endort,
T'envoyèrent l'éclat de leur âme sonore.

La douceur des enfants des dieux était en toi,
Parmi l'écume bondissante, au pur émoi
Des ramiers annonciateurs de ta venue,

Et tes cheveux étaient des esprits lumineux
Irradiés en une auréole de feux
Autour de ta splendeur à jamais reconnue.

Le vent, d'un geste lent, te versait les parfums
Cueillis dans des jardins glorieux et défunts,
Et tes pieds suscitaient des lys sur l'eau mouvante.

Tu t'avançais vers la cité comme un printemps,
Le peuple te lançait des appels éclatants
Et se développait comme une mer vivante.

*
* *

Alors je vins, choisi par ceux de la cité,
Pour chanter l'envoyé royal de la beauté,
Et, dirigeant vers toi mes mains épanouies,

Je criai : « Merveilleux advenu, couronné
« Par la mère immortelle des âmes, et né
« Pour faire résonner des lyres inouïes,

« Les peuples sont sortis de leur lointain sommeil.
« Nous saluons en toi le vivace soleil
« Dont l'éblouissement dore nos plages blanches.

« Tous nos rochers d'ennuis et de terreurs, épars,
« Parmi l'angoisse et l'agonie, à tes regards
« Vont s'écrouler en de confuses avalanches.

« Des siècles nous ont vus, couchés dans une nuit
« Troublante, où la lune mauvaise seule luit,
« Mais les clartés sont avec toi que l'on acclame.

« Viens à nous, viens à nous, nos esprits fraternels
« Sauront être du tien les échos éternels,
« Car tu sais la parole efficace de l'âme. »

*
* *

Or, tu vins parmi nous en élevant les mains.
Cependant que des corps fleurissaient tes chemins,
Ta parole tombait en pluie harmonieuse

Sur le peuple saisi de nouvelles ferveurs.
Tu disais le néant sinistre des douleurs,
Et tu chantais la vie aimable et radieuse.

La matière, obscurcie en nos yeux, redevint
Le vêtement vivant du grand souffle divin
Qui renaquit, mouvant de lourds troupeaux d'images.

Les jours immaculés et calmes d'autrefois,
La joie et les dieux, à la flamme de ta voix,
Dans leur éternité surgirent des vieux âges.

Tu nous as découvert des azurs inconnus,
Dont les reflets et l'ombre en nous sont ingénus;
Ton verbe pénétrant a recréé les choses;

C'est pourquoi nous dirons à ceux des temps nouveaux
La merveille du monde et des mers, où les eaux
Se façonnent ainsi que d'immortelles roses.

Hommage a Vénus

O Vénus, toi, l'amour et la beauté du monde,
Sous mes lèvres, le vin consacré des autels
A le frémissement de tes seins immortels.

Quand tu dressas ton corps comme une fleur de l'onde,
Les animaux marins et les oiseaux de l'air,
Furent transfigurés dans leur obscure chair.

Et quand tu reposas tes pieds au sol de l'île
Des humains, la clarté vola sur l'univers,
Et les esprits avec les cieux furent ouverts.

Je te presse, aujourd'hui, sous ma bouche fragile,
Car tu sais emprunter, au regard de mes yeux,
La forme de l'écume et du vin radieux.

J'ai le regret charmant d'une enfance passée
Et je veux que, par toi, les temps qui vont mourir
Soient, comme un lit de fleurs, doux à mon souvenir.

Je vais dire ma vie à l'amour enlacée,
Puisque déjà ton souffle accourt du fond des bois,
Pour me prêter tout le mystère de sa voix.

Chant du Matin

Je viens des bords d'un fleuve où se baignent des vignes,
Où des abeilles d'or animent les buissons,
Et j'ai gardé, pour l'ornement de mes chansons,
L'azur du ciel et la lumière de ses lignes.

Mon aube s'alluma dans la vallée humide,
Et son premier baiser réjouit les roseaux,
Elle éveilla, sous sa chaleur, les nids d'oiseaux,
Et nourrit de rayons le paysage avide.

Bientôt, je fus soumis, à mon tour, à la terre;
L'eau du fleuve versa, sur ma tête et mon cœur,
La bénédiction de sa toute fraîcheur
Et couronna mon front d'une écume légère.

Je parfumai mon âme aux vents de la colline,
Sous le chêne immortel et l'olivier d'argent,
Et je sentis leurs voix, mystérieusement
Soulever l'harmonie au fond de ma poitrine.

L'air des monts éloignés, pour me baiser la bouche,
Passa le fleuve avec la brise de la mer
Venue à moi portant les nuages d'hiver
Qui s'épanouissaient et dormaient sur leur couche.

Longuement j'ai marché sous les regards des roses,
Jusqu'au jour où j'ai vu palpiter sur les flots
Un jardin d'autres fleurs qui me dirent des mots
Plus doux pour m'attirer vers leurs rougeurs écloses.

J'ai pris, avec ces fleurs, le fleuve qui s'incline,
Et maintenant, je chante où le sable reluit,
Car, roses de la mer dont le parfum poursuit,
Les Nymphes m'ont élu pour ma lèvre divine.

Tentation

Des Faunes sont venus, qui riaient aux étoiles
Avec des Nymphes agitant l'éclair des voiles,
Leurs lèvres ont troublé la paix de mon désir :

« Nous t'apportons la fleur savante du plaisir,
« En nos corps blancs pareils à des lys sympathiques;
« Nos paroles ne sont que miel et que musiques,
« Et des enchantements suivent nos pas heureux.
« Adolescent pâli, dont les yeux radieux
« N'ont point connu l'extase sûre des caresses,
« Nous saurons t'exalter d'immortelles ivresses
« Et chanter l'orgueil rouge et libre du printemps.
« Toi qui chéris l'azur des horizons flottants,
« Les bois d'illusion en des fontaines pâles,
« Où miroite le lait de lointaines opales,
« Nous épanouirons les roses de ton front.
« Nos gestes fraternels à tes vœux s'uniront,
« Pour créer le pays des troublantes merveilles,
« Où la flamme bourdonne aux ailes des abeilles,
« Où des rosiers géants ensanglantent les cieux.
« Si tu poses ta bouche vierge sur nos yeux,

« Ton corps s'enroulera dans une pourpre chaude,
« Tu flotteras parmi des plaines d'émeraude,
« De grands astres ardents circuleront en toi,
« Et les lys de tes flancs se dresseront d'émoi.
« L'Amour, vêtu de chair et d'or et de lumières,
« Éblouissant tes yeux de merveilleuses pierres,
« Dans un triomphe clair passera sur ton cœur,
« Et tu resplendiras des gloires du vainqueur.
« Nous qui venons, la joie éclaire notre route,
« Nous possédons ce que tu cherches dans ton doute :
« Nos yeux sont étoilés comme une nuit d'été,
« Ils répandront en toi l'eau de sérénité,
« Car leur source invisible et sacrée est la vie. »

La troupe vaine ayant parlé, je l'ai suivie,
Cependant que la lune éclatait doucement
Vers la forêt propice et vers l'ombre d'argent.

Appel a Galathée

La forêt qui retient sous ses ombres les brises
Et parfume le Faune errant de fleurs nouvelles,
La source qui se prête à de blanches surprises
M'ont envoyé vers toi pour t'attirer vers elles.

Mais je t'apporte aussi les appels de mon cœur.
Le charme de tes yeux nourris par les amours
A triomphé de mes vertus, ce doux vainqueur
Éclairera nos nuits du bonheur de nos jours.

Galathée, entends-moi de ta grotte marine.
Sur l'Océan déjà la lumière décline,
Et depuis son lever j'appelle ta clarté.

Je vois croître, sous l'eau, l'aube de ta beauté.
Fais fleurir, au-dessus de la mer qui s'allume,
Tes bras d'airain luisant tout festonnés d'écume.

Crépuscule ancien

Le soir a réuni son blanc troupeau de nues;
Un calme vaporeux imprègne les forêts,
Et les Nymphes des eaux, rougissantes et nues,
Sortent nonchalamment de leurs asiles frais.

C'est l'heure bienveillante aux danses ingénues.
Parmi le tiède émoi qui flotte sur les prés,
Les Nymphes, trois à trois, suivent les avenues,
Enlaçant de rondeaux les austères cyprès.

Leurs chevelures d'or saignent dans le soleil,
Et leurs corps empourprés sont de roses offertes
Au dieu du jour qu'étreint un terrible sommeil.

L'ombre et la peur, ces fleurs des nuits, se sont ouvertes,
Et c'est l'invasion pesante des Sylvains
Dont les yeux jouisseurs étoilaient les ravins.

Chant de faune

Aux temps approfondis de l'homme solitaire,
Quand l'aurore première éclaboussait la terre,
J'allais, Faune cornu, parmi le blanc des choses,
Me griser goulûment du sang rouge des roses.

Des parfums lumineux tombaient du haut des branches,
Les fleurs s'arrondissaient vers moi, comme des hanches,
S'emplissant de frissons aux chansons ingénues,
Et les poils de ma chair effleuraient leurs chairs nues.

C'étaient, dans la splendeur montante du soleil,
Des rires embaumés chez les roses surprises.
Or, par un matin bleu de désirs et de brises,

Je vis, sur les taillis, jaillir un corps vermeil :
La femme épanouit sa corolle vivante,
Et je connus ma sœur entre toutes les plantes.

Conseil a Galathée

Nous donnerons aux jeux une part de la vie,
Et la part la plus grande et la plus regrettée,
Celle où les jeunes ans vont, en troupe ravie,
Cueillir l'amour comme une rose veloutée.

Puisque à peine tous deux entrons dans la saison,
Qui fait que les désirs tremblent au fond des yeux,
Et puisque tu n'as pas offert la floraison
De tes lèvres encore au plus charmant des dieux,

O Galathée, aimons à l'abri de tes voiles.
Le printemps de la nuit nous parfume d'étoiles,
Et la lune qui monte illumine les bois.

Voici que le silence étouffe notre voix.
Quand viendront les rayons languissants de l'aurore,
Nous laisserons nos cœurs avec les fleurs éclore.

Pour Narcisse

O mon frère plus grave et pourtant moins âgé,
Narcisse au clair visage, ouvre ta fleur pensive
Parmi les autres fleurs, car le matin léger
Sur les eaux et dans un sourire nous arrive.

Voici l'heure si douce à ton songe affligé.
Penche-toi vers toi-même, au-dessus de la rive,
Et contemple les yeux mouvants de l'Étranger
Qui t'admire dans ta beauté, sous l'onde vive.

Le jour nouveau, Narcisse, apporte ton bonheur.
Mais, ni l'arbre des nuits fleuri d'ombre et d'étoiles,
Ni le matin qui s'en échappe, oiseau chanteur,

Ne m'apportent, à moi, l'oubli des heures brèves,
Qui virent, pour mes bras, jaillir hors de ses voiles
La Nymphe qui se baigne à la source où tu rêves.

Pour Doris

Doris, Nymphe des mers, blanchissante comme elles
Mais plus qu'elles trompeuse aux cœurs que tu séduis,
Je reviens près des eaux qui me furent cruelles
Pour te ravir, Doris, à l'antre où tu t'enfuis.

J'ai voulu m'enfoncer sous la forêt nouvelle
Et vainement, car ta blanche ombre me poursuit,
Les fleurs ont ton parfum, et l'herbe me rappelle
Ta chevelure douce et fraîche qui reluit.

O Doris, entends-moi du sein bleu de ta mère.
Nous irons boire encore où buvaient les oiseaux,
Et je te chanterai sur de légers roseaux.

Je vais, pour te chercher, entrer dans l'onde amère;
Je vois déjà la grotte à la claire paroi,
Et les flots de la mer s'écartent devant moi.

Sous-Bois

O toi, qui chantes dans le jour de la clairière,
Voix enfantine entrelacée au bruit des eaux,
Tu m'arrives ainsi qu'un rêve de lumière
Qui filtrerait parmi les feuillages nouveaux.

J'écoute, pénétré par l'ombre et le mystère
Du bois silencieux, et le charme des mots
Vient ranimer la fleur de ma chair éphémère
Dont les souffles de l'air respectaient le repos.

Puisque je me complais à ta douce harmonie,
O voix, demeure encor suspendue à l'azur :
Que j'ignore la bouche à qui tu dois la vie.

Mais, pour montrer, du moins, ta vertu captieuse
Entre les fleurs, ô voix, guide d'un hymne pur,
Guide, vers mon désir, une Nymphe amoureuse.

Scène bocagère

Une abeille légère est sortie à mes yeux
D'une rose et bourdonne autour de ton sommeil;
Elle aura vu ton front, dont les lys gracieux
Vont attirer son dard et hâter ton réveil.

Puisque tu m'as commis à ta garde, ô Doris,
Ma bouche occupera par avance les lieux
Où l'abeille, posant son vol d'or, aurait pris
Le miel liquide et pur qui nourrit tes cheveux.

Ton corps a frissonné comme une source d'eau
Sous mes lèvres, et tes grands yeux se sont ouverts :
Un instant, j'ai pu suivre en eux tes rêves clairs.

Vois, l'insecte est parti pour ne plus revenir,
Mais toi, Doris, tu peux t'endormir de nouveau,
Car ce baiser parfume encor mon souvenir.

Au Sommeil

Toi dont la forme songe aux vagues de la mer,
Je t'appelle, ô Sommeil, dans la douceur de l'air,
A l'heure où la chanson des sources est ouverte,
Où le cyprès, dardant sa longue flamme verte,
Frissonne sous le ciel et le couchant d'été.
Façonné par l'azur, j'ai conçu ta beauté
Et, jeune homme divin couronné sous les roses,
J'accours des bois sacrés et des montagnes closes
Pour lier de mes bras le sable de ces bords
Où se lève la fleur tardive de ton corps.

Retour a Galathée

Souviens-toi, Galathée, un soir, nous nous aimâmes
Près des flots qui roulaient des astres éclatants;
Le charme endolori de ce soir de printemps,
Où l'eau pleurait dans les rochers, nous toucha l'âme.

Nous vîmes à quel dieu nous étions tous soumis
Et que, malgré l'amour et ses vaines images,
Nos cœurs étaient pareils aux rochers du rivage,
Et les liens de nos bras flottèrent, désunis.

Maintenant, je reviens sur les rives natales
Après mon abandon et ces longs jours passés,
Je revois tes regards par les pleurs effacés
Et tes cheveux sans ordre autour de ton front pâle.

Console-toi, la vie a des douceurs encor,
L'amour traîne avec lui les douleurs et les joies,
Après la nuit mourante une aurore roujeoie
Qui la disperse au feu de ses deux ailes d'or.

Galathée, orne-toi du plus beau de tes rires,
C'est l'heure de la lune illuminant les flots,
La brise d'Orient sort aussi du repos,
Et la mer qui blanchit se déroule et respire.

A la nymphe du soir

Quand je t'ai reconnue au milieu de tes sœurs,
Ton silence brûlait comme une pure flamme,
Tes regards, sous ma voix, tremblaient comme des fleurs,
L'ombre de ton amour couvrait toute mon âme.

Mais j'avais, trop longtemps, égaré ma raison
Aux plis voluptueux d'une chair immortelle;
J'ai dû rendre à la mer, aux forêts, au gazon,
L'image du bonheur qui flottait devant elle.

J'ai conduit ma mémoire à l'oubli de son nom,
Et mes mains à l'oubli de ses formes si douces,
Pour que tu sois la seule à dormir sous mon front,
Et la seule à revivre au souffle de ma bouche.

Pour Hylas

Le sort qui te guidait aux Nymphes des fontaines
O jeune homme, écartait, de son geste mouvant,
Au delà de ton cœur l'appel des voix lointaines
Qui naissaient du navire et mouraient dans le vent.

Ainsi libre du monde et de ses ombres vaines,
Tu vins, par des chemins liquides, au-devant
De ta divinité, que des Nymphes prochaines
Gardaient de leurs bras purs, dans le cristal vivant.

Moi qui, soumis encore à l'action des choses,
Parcours la vie en écoutant battre mon cœur,
J'aspire à cet oubli mortel où tu reposes.

Car, sous le ciel flottant et pur des sources closes,
L'amour pour toi n'est plus un farouche vainqueur,
Et le bonheur aux belles mains t'offre ses roses.

Chant au crépuscule

L'automne, qui dormait dans les bras de l'été,
Vient préparer la voie à l'hiver sans retour,
Car nous n'avons pas su garder la pureté
Ni le désir silencieux du simple amour.

Enfants divins blessés par l'amère tristesse
D'un ciel qui se dépeuple au loin de ses rayons,
Nous refusons à la campagne la caresse
De notre chair fuyante et légère aux gazons.

Et la mer, qui jetait ses sables scintillants
Et nous parlait avec ses conques et ses brises,
Gonfle l'humidité tremblante de ses flancs,
Où nos âmes s'étaient dans leurs rêves assises.

Le monde offert longtemps à nos regards mortels,
Dans la naïveté suave du matin,
Jette encore en nos chants de douloureux appels ;
Mais, voici que l'écho, reflet des voix, s'éteint.

Les ramiers ont cessé de frôler nos épaules.
La nuit croît aux chemins mystérieux des cœurs,
Avec la foule qui se hâte des paroles
Nous rejoindrons bientôt l'ombre pure des fleurs.

Chant d'exil

Les Nymphes sont mes sœurs et je sais leur beauté.
Les bois ont retenti sous nos ardentes courses,
Ils ont vu se mêler, durant les nuits d'été,
Le cristal de nos yeux dans le cristal des sources.

Les chênes ont bercé nos fraternels sommeils.
L'Hamadryade, ayant les bras gonflés de sève
Et les cheveux chargés d'oiseaux aux fleurs pareils,
Fut l'amie, immortelle et douce comme un rêve.

Les pâtres Thessaliens, qui mènent leurs troupeaux
Vers les fontaines jaillissantes en eaux vives,
Ont entendu nos pas craquer dans les roseaux,
Et leurs cœurs ont jeté des paroles craintives.

J'ai paru sur la mer dans leur groupe riant.
L'écume fleurissait mon corps de ses nuances,
Des rameurs demi-nus, étonnés et priant,
Ont fait voler vers nous de pieuses cadences.

Vous toutes, qui rendiez mon azur lumineux,
O Nymphes, ô mes sœurs! je crie après vos fuites.
Avec ses doigts de neige et ses yeux pluvieux,
Un hiver m'a soustrait à vos blanches poursuites.

Et je laisse éclater la voix de mes douleurs
Entre les bras d'un Faune à la barbe d'or sombre
Qui me parle d'amour et regarde mes pleurs
Étoiler sa poitrine en notre grotte d'ombre.

Chant funèbre en l'honneur du Printemps

Les myrtes t'ont pleuré, jeune homme, et les lauriers!
Les branches des coudriers
Ont voulu recouvrir tes chers membres défunts;
Tu reposes sous leurs parfums
Et les grappes de lierre
Qui versent, jusqu'à toi, leur ombre familière.

La source d'eau s'est tue, où tu posais tes pieds
Parmi les lys liés,
Où tes mains d'ambre clair, qu'une aurore découpe,
S'offraient comme une pure coupe
A la divinité,
Où tes regards puisaient leur intime beauté.

O jeune homme, tu tiens de ta froide main morte,
La joie et son escorte,
Car les bois sont muets, depuis que tu cessas
D'ouïr l'harmonieux fracas
Des feuilles sous les brises
Et des pierres dans les fontaines désapprises.

Le jour qui s'allumait dans l'azur pour te plaire
Cache sa face claire
Sous les voiles tombant d'un grave crépuscule
L'horizon des bois se recule;
Je vois de nouveaux cieux
Qui s'éloignent de ton tombeau silencieux.

* * *

Voici que je suis seul à parler dans la nuit.
Ton souvenir reluit
Comme la lune pleine, au ciel de ma mémoire :
Tu t'avançais dans une gloire
D'abeilles et de fleurs,
Qu'une douce rosée illuminait de pleurs.

Ton corps resplendissait de pures pierreries
Et tes tempes fleuries
Répandaient des clartés et des feux bienfaisants
Formés au soleil de tes ans;
Je leur tendais mon âme
Pour qu'elle fût nourrie et s'emplit de ta flamme.

Les roses et les lys embaumaient ton chemin,
Au toucher de ta main
Les arbres se chargeaient de feuilles et d'oiseaux,
Et, sous ton souffle, les roseaux
S'emplissaient d'harmonie,
Comme si ta beauté faisait naître la vie.

Mais toutes tes vertus ne peuvent point mourir,
Tu dois nous revenir
Plus beau, plus éclatant et charmant que l'aurore,
Couronné de jeunesse encore,
Car j'ai vu sur ta tombe
S'abattre, du couchant, l'ombre d'une colombe.



Table

LES ÉLÉVATIONS POÉTIQUES

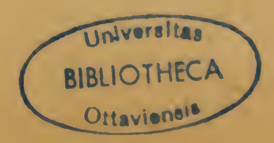
LIVRE PREMIER

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

FRAGMENTS ANTIQUES





CET OUVRAGE,

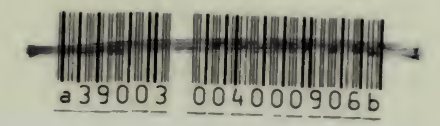
LE TRENTE-TROISIÈME SORTI DE NOS PRESSES,

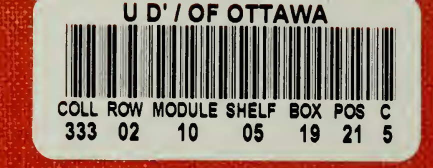
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER,

PAR NOUS :

LUCIE ET EDMOND GIRARD,

AUJOURD'HUI, 6 MAI 1898.


a39003 004000906b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 05 19 21 5